LE SOUPER D'HENRI IV,
OU
LE LABOUREUR DEVENU GENTILHOMME.

FAIT HISTORIQUE,
EN UN ACTE ET EN PROSE.

Représenté sur le Théâtre de MONSIEUR, *le* 12 *Octobre* 1789.

Par MM. BOUTILLIER & DESPREZ DE WALMONT.



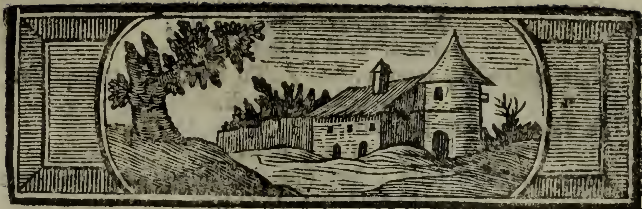
A AVIGNON,
Chez les Freres BONNET, Imprieurs-Libraires,
vis-à-vis le Puits des Bœufs.

1792.



PERSONNAGES	ACTEURS.
HENRI IV, Roi de France,	*M. Crétu.*
Le Maréchal DE BIRON,	*M. Chevalier.*
DE SANCI, Colonel des Suiſſes,	*M. Dalainval.*
MAURICE, Officier de l'armée de Henri,	*M. Berville.*
Mad. MAURICE, ſa femme,	*Mad. Lavigne.*
LAURENCE, leur fille,	*Mlle. Joſſey.*
GUILLAUME, riche laboureur,	*M. Paillardelle.*
CHARLES, ſon fils,	*M. Montgautier.*
GARÇONS au ſervice de Guillaume.	

La Scene ſe paſſe chez M. Maurice, dans un Bourg voiſin d'Alençon.



LE SOUPER D'HENRI IV, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un appartement décemment meublé. On voit, dans le fond, une grande porte de communication, plusieurs chaises çà & là, & deux lumieres sur une table.

LAURENCE.

IL faut donc renoncer à mon amant, à Charles, à mon cher Charles! Ah! quand il verra cette lettre, cette fatale lettre que mon pere nous a écrite, il n'y survivra pas. Non... il ne pourra jamais... J'entends ma mere... Cachons-lui, s'il se peut, mes larmes & ma douleur.

SCENE II.

LAURENCE, Mad. MAURICE.

Mad. MAURICE.

SAis-tu bien, Laurence, que nous n'avons rien ici pour souper?

LAURENCE.

Je le sais bien, maman; mais ayant bien dîné, nous ferons comme nous pourrons pour ce soir.

Mad. MAURICE.

Si j'eusse pensé qu'il seroit fête aujourd'hui, j'aurois envoyé à Alençon: mais, comme tu dis, pour ce soir... C'est cette lettre de ton pere, qui m'a tout bouleversé la tête.

LAURENCE, *à part.*

Je le crois... Cette lettre est bien cruelle!

Mad. MAURICE.

Mais qu'as-tu, mon enfant ? Tu n'es pas tranquille?

LAURENCE.

Je fais ce que je puis....

Mad. MAURICE.

Pour paroître telle... Ma fille, ne suis-je plus ton amie?

LAURENCE.

Vous n'avez jamais cessé de l'être.

Mad. MAURICE.

Hé bien, ma chere Laurence, confie-moi tes chagrins.

LAURENCE.

Il est sept heures sonnées, & Charles n'est pas encore ici ; je tremble que mon pere ne lui ait écrit de ne plus revenir.

Mad. MAURICE.

Si cela est, ma fille, il faudra bien obéir : ton pere, tu le sais...

LAURENCE, *l'embrassant.*

Ah, ma chere maman ! Charles & moi avons été élevés sous vos yeux ; notre amour s'est formé, s'est accru avec l'âge......

Mad. MAURICE, *à part.*

Voilà ce que nous aurions dû prévoir.

LAURENCE, *vivement.*

En m'attachant à lui dans cet âge innocent, où l'on ne connoît d'autre plaisir que celui de se voir, d'autre sentiment que celui de s'aimer, je ne voyois que Charles; j'ignorois qu'il étoit des rangs, des dignités à conserver, & que, pour soutenir la noblesse de son nom, il falloit quitter ce qu'on aime : pour épouser celui qu'on n'aimoit pas... Eh ! pourquoi mon pere, qui sembloit approuver nos sentimens, me défend-il à présent de parler à Charles?... C'est le fils de M. Guillaume, notre voisin....

Mad. MAURICE.

Qui n'est qu'un riche laboureur.

LAURENCE, *vivement.*

Oui, mais c'est un honnête homme, qui nous a rendu bien des services, qui a fourni à mon pere de quoi suivre honorablement notre bon Roi à la guerre.

Mad. MAURICE.

Sans doute.

LAURENCE.

Et son fils, qui a sauvé la vie à mon pere, & qui dans tous les temps...

Mad. MAURICE.

Charles est un brave garçon, sage, honnête, vertueux....

LAURENCE.

Et l'on me défend de l'aimer ?

Mad. MAURICE.

Que veux-tu ?... Il faut tout dire auſſi, ma fille, il y a une furieuſe diſtance entre le pere de Charles & le tien. M. Maurice eſt un officier fidellement attaché au parti de Henri, de qui, plus d'une fois, il s'eſt fait remarquer par ſon zele & par ſa valeur.

LAURENCE.

Oh, maman ! quand verrons-nous ce brave roi, ce bon Henri ?

Mad. MAURICE.

Quelque jour, ma fille, nous le verrons tranquille ſur ce trône où nos cœurs l'ont déja placé. C'eſt moi qui te le dis. . . . Alors combien d'honneurs vont ſuivre M. Maurice !

LAURENCE, *vivement.*

Eſt-ce qu'au milieu de tous ces honneurs il pourroit me ſacrifier à... (*On frappe.*) Mais on a frappé ; le cœur me bat... Je gagerois que c'eſt Charles. (*Elle court ouvrir.*)

Mad. MAURICE, *à part.*

Cette chere enfant, que je la plains !

LAURENCE, *accourant avec joie.*

Maman, c'eſt Charles.

SCENE III.

Les précédens, CHARLES.

CHARLES. (*Il les embraſſe tous deux.*)

C'Eſt moi, ma chere Laurence ; ſerviteur, madame Maurice.

Mad. MAURICE.

Bon ſoir mon garçon. Comment va la ſanté ?

CHARLES.

Toujours bonne, Dieu merci, & diſpoſé à vous ſervir. J'aime bien, je me porte bien, & je travaille de même. Oh ! laiſſez faire, quand je ſerai votre gendre....

LAURENCE, *à part.*

Il ne ſait pas... Tant mieux !

Mad. MAURICE, *embarraſſée.*

Il n'y a pas d'apparence que ce ſoit encore ſi-tôt mon ami.

CHARLES.

Je ſais bien qu'il faut attendre M. Maurice, & je ne murmure pas tout-à-fait de ce délai.... Mais dès qu'il ſera revenu... Laurence ne me dit rien !

LAURENCE, *avec humeur.*

Quelle heure eſt-il ?

CHARLES.

Ah ! tu me boudes, je le vois ; mais quand tu ſauras

pourquoi j'ai tant tardé, tu n'auras plus envie de me quereller, j'en suis sûr.

LAURENCE.

Pourquoi donc ?

CHARLES.

Ayant entendu dire qu'il doit se donner une grande bataille dans les plaines d'Ivri, j'ai couru vîte jusqu'à la ville pour m'en informer, & savoir par moi-même s'il n'étoit pas survenu quelqu'accident à notre bon roi Henri.... Hé bien, boudes-tu encore à présent ?

LAURENCE.

Au contraire.

Mad. MAURICE.

Ce zele pour ton prince, mon ami te fait honneur.

CHARLES.

Je ne cherche pas à m'en faire un mérite; c'est le cœur qui me guide, madame Maurice; il ne faut qu'être bon Français pour penser de même. Mordienne! pourquoi mon pere ne m'a-t-il appris qu'à labourer la terre?

Mad. MAURICE.

On ne doit point rougir de son état, lorsqu'il est honnête & qu'on le remplit dignement.

CHARLES.

Je n'en rougis point; mais j'étois né, je crois, pour un autre usage. Il me semble que je me signalerois bien sous les yeux de votre époux, madame Maurice, & que j'aurois bien du courage pour me battre contre ces vilains ligueurs qui tendent des pieges à notre bon roi. Oh, mordienne!

LAURENCE.

Charles, si tu allois à l'armée, tu t'exposerois trop.

CHARLES, *vivement.*

Eh! quel est le soldat qui ne s'exposeroit pas volontiers à la mort, en voyant son roi combattre à ses côtés? Je me ferois plutôt couper en mille morceaux, que de l'abandonner. Oh, oh!...

Mad. MAURICE.

Le brave garçon, quel cœur!

CHARLES.

A propos, j'oubliois de vous dire que j'ai trouvé dans ma route plusieurs officiers qui viennent par ici.

LAURENCE, *vivement.*

Des officiers, Charles? Et si c'étoit....

CHARLES.

Ton pere? Oh! je l'aurois bien reconnu.

Mad. MAURICE, *à part.*

Je ne sais comment lui montrer cette lettre. (*Elle fait plusieurs signes à sa fille.*) Il le faut pourtant. (*Haut*) Tiens, Charles... je vais t'affliger.

CHARLES, *étonné.*

Quoi ! Qu'eſt-ce donc ?

LAURENCE, *embaraſſée.*

Charles.... cette lettre .. mon pere....

CHARLES, *agité*

Hé bien, cette lettre.... Ton pere.... Seroit-il mort ? Tu m'effraies.

Mad. MAURICE.

Non, mon ami : mais tiens, lis, tu verras.... Je ne puis t'en dire davantage.

(*Pendant qu'il lit.*)

LAURENCE, *à ſa mere.*

Ah, ma tendre mere ! vous lui portez-là le coup le plus ſenſible.... Je n'oſe preſque plus le regarder. (*Charles, après avoir lu, reſte abſorbé par la douleur.*)

SCENE IV.

Les précédens, GUILLAUME.

GUILLAUME.

BOn ſoir, voiſeine, bon ſoir, mes enfans.

Mad. MAURICE, *étonnée.*

Comment ! la porte étoit donc ouverte ?

GUILLAUME, *riant.*

Il le faut bien, morguenne ! Je n'ſommes pus d'âge à paſſer par la f'nete.

Mad. MAURICE.

C'eſt donc toi, Charles ?

CHARLES, *très-triſtement.*

Oui, madame, je vous en fais bien mes excuſes... Bon ſoir, mon pere... Ciel !

Mad. MAURICE, *à Charles.*

Ce n'eſt pas notre faute, mon garçon.

GUILLAUME, *après les avoir examinés.*

Quoiqu'c'eſt donc ça, ma voiſeine ? Vote fille pleure ; not'fils ſe plains, vous êtes là itou à les regarder d'un air d'attendriſſement. Eſt-ce qu'ou z'avois du chagrin ? Pas de çà morgué ! ça ne vaut rian, ça maigrit. De la joie, voiſeine, & réjouiſſons-nous. J'venons vous inviter toutes les deux à ſouper ce ſoir cheuz nous.

Mad. MAURICE.

Mon cher voiſin, je vous ſuis bien obligée : nous ne ſommes guere en état toutes deux...

GUILLAUME.

Oh ! où viendrois : j'ons fait mettre à la broche eune bonne dinde graſſe ; faut en venir manger vote part.

Mad. MAURICE.

Nous ne devions pas ſouper, car nous n'avions rien,

GUILLAUME.

Tant mieux ! ça viant à marveille ! Vous serez des hôtes, & pus de tristesse, au moins ; ça ne vaut pas le guiable.

LAURENCE.

Quand vous saurez, M. Guillaume....

GUILLAUME.

Oh ! je n'sommes pas si prompt à m'affliger que vous autres, moi, & ça parce que j'savons qui gnia du remede à tout.... Eh ! Charles, est-ce que t'es fâché que j'invitions ces dames ?

CHARLES, *en pleurant*.

Non, mon pere, tant s'en faut ; mais si vous n'avez pitié de mon amour, vous n'aurez bientôt plus de fils.

GUILLAUME.

Queuque tu dis donc là ?

CHARLES.

M. Maurice.... Je ne puis achever.... lisez. (*Il lui remet la lettre.*)

GUILLAUME.

Voyons. (*Il lit.*)

» Ma femme, je vous donne avis que, depuis quelque » temps, je suis lié d'amitié avec un gentilhomme de mon » régiment, brave officier, fidele autant que moi au » grand Henri. (*Il ôte son chapeau toutes les fois qu'il prononce le nom de Henri.*) Au grand Henri... Jusques-là je n'voyons pas de qui se désespérer.

Mad. MAURICE.

Poursuivez.

GUILLAUME.

» Au grand Henri... » J'serions bian curieux de le voir, car y disons comme ça qu'il est si bon... Oh! not' Roi nous rendra heureux. Ils ont beau faire : il est jeune ; on peut s'y attendre... Hum, hum, « Pour m'attacher davantage ce nouvel ami, j'ai résolu de lui faire épouser ma fille après la guerre terminée.... » Oh, oh, v'là le hic. (*Il remet son chapeau.*)

» Les services que m'a rendus maître Guillaume, notre voisin, & l'obligation que j'ai à son fils Charles de m'avoir sauvé la vie, auroient pu m'engager à lui donner Laurence ; mais comme il y a de lui à moi une trop grande distance... » J'sommes voisins.. « Une trop grande distance... » Ah, ah, j'entendons. « J'ai cru devoir lui préférer mon ami, qui est bien fait de sa personne, riche, noble, & fait pour aller à tout.... » Tant mieux pour lui.

« D'après ce nouveau plan, ma femme, je crois inutile de vous dicter la conduite que vous devez tenir avec Charles, & ma fille connoît trop ses devoirs pour l'écoûter davantage. Je vous embrasse toutes deux. » MAURICE.

CHARLES.

CHARLES.

Hé bien, mon pere, qu'en dites vous?

GUILLAUME.

Parguenne, M. Maurice nous joue-là un ſingulier tour avec ſes idées de nobleſſe qui l'y ſont venues tout de ſuite.

Mad. MAURICE.

Croyez, mon cher voiſin....

GUILLAUME.

Y paroiſſoit ly même ſi content de ſtunion, & lorſ-qui s'aimont tous deux, queu guiable, faut-il pour eune chimere... Car enfin c'en eſt eune, à bian prendre.

Mad. MAURICE.

M. Guillaume, ne dites pas cela; la nobleſſe eſt une choſe bien bonne en elle-même, &.....

GUILLAUME.

Excellente encore, ſi vous voulez; mais accoutez, voiſeine, y ne faut pas s'imaginer que, parce qu'ia des laboureux qui dégradons leux profeſſions, l'état en ſoit moins honorable ni moins honoré; & tenez j'nous rap'lons d'un trait que j'ons lu dans un gros livre, où qui diſiont que des Romains ſont venus chercher un laboureux pour batte leux ennemis, & qu'après qui leux eut bien baillé le tour, y vint ſe remettre tout fin dret à ſa charrue. M'eſt avis pourtant que ſtila n'étoit pas nobe, & qu'il en valoit bian un autre: tant y a que ceux qui travaillont à nourrir les hommes, valont bian ceux qui s'occupont à les détruire. Qu'en dites-vous, voiſeine?

Mad. MAURICE.

Vous avez bien raiſon; mais..... (*On frappe.*)

GUILLAUME.

Mais, mais.... J'ons entendu frapper, je crois? (*A madame Maurice.*) Non, reſtez.. Charles..

CHARLES, *allant ouvrir.*

Oui, mon pere, je vais ouvrir.

LAURENCE, *courant après Charles.*

Je vais voir auſſi qui ce peut être.

Mad. MAURICE.

Nous n'attendons perſonne.

LAURENCE, *accourrant.*

Maman, ce ſont des officiers de l'armée.

Mad. MAURICE.

Hé bien, ma fille?.. (*Faiſant des révérences aux officiers.*) Meſſieurs faites-nous l'honneur d'entrer, s'il vous plaît.

SCENE V.

HENRI, BIRON, SANCY, GUILLAUME, CHARLES; Mad. MAURICE, LAURENCE.

HENRI.

VOulez-vous bien permettre, mesdames, à des officiers accablés de fatigue, de venir vous importuner, & vous demander retraite pour cette nuit?

Mad. MAURICE.

Vous m'honnorez beaucoup, messieurs; mais je suis seule ici avec ma fille, & pendant l'absence de mon mari.....

HENRI.

Vous n'avez rien à craindre de notre part, mesdames, je vous le garantis; tout brave militaire doit & sait respecter les droits de l'hospitalité.

BIRON.

Nous avons l'honneur de servir dans l'armée de Sa Majesté.

Mad. MAURICE.

Dans ces temps malheureux de guerre & de ligue, on ne connoît pas..... Pardonnez.....

HENRI.

Vous ne nous offensez point, ma chere dame.

Mad. MAURICE.

J'en serois au désespoir... Allons, Charles, ma fille, donnez des sieges à ces messieurs.

HENRI, *bas à ses amis.*

Mes amis, gardez-vous de me découvrir.

BIRON, *bas.*

Sire, vous serez obéi.

CHARLES, *après avoir donné des sieges aux officiers, dit à Laurence.*

Et voilà la tienne. (*Il veut la faire asseoir.*)

LAURENCE.

Ah, Charles! quand il y a des étrangers, cela n'est pas poli.

GUILLAUME, *après avoir considéré Henri, à part.*

Vlà des phisolomies qui ne sont pas ordinaires.

HENRI *& les deux officiers assis.*

Il est nuit, nos chevaux sont rendus, & nous n'avons pu continuer notre route.

Mad. MAURICE.

C'est un petit malheur, messieurs; tout ce qui me fâche c'est que vous êtes tombés dans une mauvaise auberge.

HENRI.

Qu'appellez-vous mauvaise? Quant à moi, je ne la juge pas telle, puisque vous l'habitez, mesdames. Il est vrai qu'il n'y a pas trop de sureté ici pour son cœur... C'est sans doute à vous ce bel enfant?

Mad. MAURICE.

Oui, monsieur, c'est ma fille; elle aura quinze ans bientôt.

SANCI.

Quinze ans!

HENRI.

Charmant âge! n'est-ce pas, mes amis?

BIRON.

Sans doute.

LAURENCE, *en faisant la révérence.*

Vous êtes trop civils, Messieurs.

HENRI, *gaiement.*

Ma foi, celui qui en est aimé doit se trouver bien heureux!

CHARLES, *le remerciant vivement.*

Oui, messieurs, je sens tout l'excès de mon bonheur.

HENRI.

Ventre-saint-gris! je me suis déjà douté que c'étoit vous, monsieur, je vous en félicite; mais il faut aussi la rendre heureuse.

CHARLES, *vivement.*

Ah, si jamais Laurence me rend bien justice!...

HENRI, *se levant.*

Pardon, mesdames, j'apperçois que vous êtes debout.

Mad. MAURICE.

Restez, je vous en prie....

HENRI.

Et ces messieurs?

GUILLAUME.

Oh! ne prenez pas garde à nous, monsieux; j'sommes presque de la maison. (*à part.*) Comme il est honnête pour un officier! On voit bian qu'il est au service de not' bon roi.

Mad. MAURICE.

Y a-t-il long-temps que vous avez quitté l'armée.

SANCI.

Non, madame.

BIRON.

Des officiers ne peuvent guere s'absenter.

GUILLAUME.

Messieux, où pourriez connoître l'époux de madame?

SANCI.

Que vous nommez?

Mad. MAURICE.

Maurice, pour vous servir.

HENRI.

Si nous le connoissons, ventre saint-gris! je le crois bien; c'est un brave homme, un bon camarade... Oh! nous sommes amis.

BIRON.

Je suis charmé de cette rencontre.

SANCI.

Nous voici en pays de connoissance.

HENRI, *gaiment.*

Le compere ! il ne m'avoit pas dit qu'il eût un aussi joli bijou. (*Montrant Laurence.*) Oh ! je veux lui en faire des reproches.

BIRON.

Par ma foi, le hasard nous sert bien aujourd'hui.

Mad. MAURICE.

J'ai bien peur que vous n'ayez lieu de vous en plaindre : mais en faveur de mon mari, messieurs, vous aurez la bonté d'excuser, si je ne vous traite point comme je le voudrois, & comme vous le méritez.

HENRI.

Point de façons avec nous ; je vous prie, madame Maurice, point de façons. C'est déja bien assez que vous nous donniez le couvert ; ainsi nous mangerons ce que vous aurez.

Mad. MAURICE.

Vous pouvez être sûr au moins que le peu que je vous donnerai, vous sera offert de bien bon cœur.

HENRI, *souriant.*

Voilà le principal, ma chere dame ; & c'est toujours à quoi je regarde.

GUILLAUME, *à part.*

Queu grace y met dans tout ce qui dit, st'homme-là !

Mad. MAURICE, *montrant la porte du fond.*

En attendant, messieurs, si vous voulez passer là-dedans, vous y trouverez du feu.

HENRI, *se levant.*

Je le veux bien ; cela ne sera pas de trop.

SANCI.

Quand on a marché....

BIRON.

Les soirées de Mars sont froides.

Mad. MAURICE, *passant devant eux avec une lumiere.*

Permettez (*à Guillaume.*) Mon voisin, vous ne vous en irez pas que je ne vous aie parlé.

GUILLAUME.

Non, voiseine, non ; allez, ne vous gênois pas. (*Il fait des saluts aux officiers.*

SCENE VI.

LAURENCE, CHARLES, GUILLAUME.

CHARLES.

Voilà, je crois, les mêmes officiers que j'ai trouvés en chemin.

GUILLAUME.

Oui ! Hé bian, je parie qu'ou ne les connoiſſois pas.

LAURENCE.

Non.

GUILLAUME, *riant.*

Hé bian, morgué ! ni moi non pus.

LAURENCE.

Ce ſont ſurement des officiers de mérite, monſieur Guillaume ? Il y en a un ſur-tout qui me regardoit ſouvent, qui paroît ſi bon, ſi honnête, ſi gracieux ..

CHARLES, *avec le plus vif intérêt.*

Je ne ſais pourquoi, mais ſon air m'inſpiroit à moi une certaine vénération, un reſpect que je ne ſentois pas pour les deux autres.

GUILLAUME.

Lequel eſt-ce des trois ?

CHARLES.

C'eſt celui qui porte un panache blanc, mon pere. N'eſt-ce pas, Laurence ?

LAURENCE.

Juſtement.

GUILLAUME.

C'eſt vrai, au moins ; il a une meine... un air... enfin, il me plaît itou, comme à vous... à propos, Charles, va-t-en cheux nous, & baille un coup d'œil à not' ſouper.

CHARLES.

Mais, mon pere, c'eſt que je voulois dire à Laurence...

GUILLAUME.

Allons, allons, tu jaſeras demain. Tourne-moi les talons.

CHARLES, *s'en allant avec peine & triſtement.*

Adieu, mon pere, adieu, Laurence.

LAURENCE, *triſtement.*

Adieu, Charles.

GUILLAUME.

Adieu, Charles, adieu, Laurence, fais-moi le plaiſir de décamper.

(*Charles ſort lentement, en regardant Laurence, qui ne le perd pas de vue.*)

SCENE VII.

Les mêmes excepté CHARLES.

LAURENCE.

POurquoi donc, monſieur Guillaume, le renvoyez-vous ſi vîte ?

GUILLAUME.

Ne l'avez-vous point entendu ? Pour voir ſi j'ſouprons biantôt.

LAURENCE.

Mais, monſieur Guillaume....

GUILLAUME.

Hé bian?....

SCENE VIII.

Les mêmes, Mad. MAURICE.

Mad. MAURICE.

MA fille, allez un peu là-dedans aider à votre gouvernante, pendant que je vais parler au voisin. Entendez-vous?

LAURENCE.

Oui, maman, soyez tranquille. (*Elle sort.*)

SCENE IX.

Mad. MAURICE, GUILLAUME.

Mad. MAURICE.

JE suis bien fâchée, mon voisin, de vous avoir fait attendre; mais quand on a du monde chez soi....

GUILLAUME.

Oui, oui, voiseine, c'est juste; gnia pas de mal à ça.

Mad. MAURICE.

Ce n'est pas tout; mon voisin; vous me voyez dans le plus grand embarras: ces messieurs me paroissent avoir bien faim, & je n'ai rien à leur donner. Cependant, comme ils sont amis de mon mari, je ne puis me dispenser de les recevoir.

GUILLAUME.

Accourez, voiseine, malgré la lette de vot' mari, je n' vous en voulons pas, & pour vous le prouver, j'allons faire apporter ici ma dinde toute rôtie, j'y joindrons même eune salade, & queuque petite chose itou.

Mad. MAURICE.

Ah! voisin, vous me rendez-là un grand service.

GUILLAUME.

C'est de bon cœur; allons, j' souprons trétous ensemble.

Mad. MAURICE, *embarassée.*

Je le veux bien..... mais......

GUILLAUME.

Quoi, mais....

Mad. MAURICE.

Ces officiers....

GUILLAUME.

Eh bian, quoi ce que c'est?....

Mad. MAURICE.

Assurément, voisin, j'ai beaucoup de plaisir à manger avec vous, mais....

GUILLAUME.

Mais, mais; je n' vous entendons point avec vos mais.

Mad. MAURICE.

C'est que ces messieurs......... Je ne connois pas leur humeur, & ils pourroient bien se formaliser......

GUILLAUME.

De me voir manger avec eux, n'est-ce pas?

Mad. MAURICE.

Je dis, voisin.....

GUILLAUME.

Oh, je dis, je dis! Non, vous ne dites pas: mais vous voudriez bian me dire que j' vous donnions not' souper, & que j' restions cheux nous: vlà une heure qu'ou tournez autour du pot pour me faire ce biau compliment. Accoutez, voiseine, vous croyez que tout le monde est comme vot' mari, qu'il avons des préjugés; mais morguenne! apprenez qu'un laboureux honnête homme peut être admis à la table d'un roi.

Mad. MAURICE.

Ne vous fâchez pas, M. Guillaume, je vous en prie.

GUILLAUME.

Non, je n' me fâchons pas; mais, morgué! voiseine, je sommes un tantinet surpris de vot' proposition, voyez-vous?

Mad. MAURICE.

Croyez mon cher voisin, que s'il n'y avoit que moi.....

GUILLAUME.

Je croyons tout ce qu'ou voudrez; mais avec vot' permission, j' gardrons ma dinde, d'abord.

Mad. MAURICE.

Quoi! vous me refuserez?....

GUILLAUME.

Non. J'tiendrons prêt ce que je vous ons dit, à condition que j'en viendrons manger not' part: c'est bian juste, ce me semble. Faites entendre ça, si vous pouvez, à ces messieux; ma dinde est à ce prix. J' sommes vot' sarviteur, voiseine. (*Il sort.*)

SCENE X.

Mad. MAURICE, *seule.*

IL sort & me laisse dans l'embarras: comment m'y prendre pour en sortir?..... Voilà l'heure du souper.... C'est la premiere fois qu'il lui arrive de me désobliger..... Je consentirois du meilleur de mon cœur; mais ces officiers surement se trouveroient choqués..... Un paysan manger avec eux!

SCENE XI.

Mad. MAURICE, HENRI.

HENRI, *ſortant de l'appartement.*

Comment, ma chere dame, c'eſt pour reſter ſeule ici, que vous quittez notre compagnie ?

Mad. MAURICE, *embarraſſée.*

Je vous prie de m'excuſer, monſieur, mais... c'eſt que... Avez-vous encore froid ?

HENRI.

Non, parbleu ! Il y a là-dedans un feu à faire reculer... Mais qu'eſt-ce donc, ma chere dame, vous paroiſſez inquiette ?

Mad. MAURICE.

Point du tout, monſieur.

HENRI.

Vous cauſerions-nous quelque embarras ? Vous me paroiſſez ſoucieuſe. Parlez-moi librement, & ſoyez ſûre que mon intention n'eſt pas de vous gêner.

Mad. MAURICE, *héſitant d'abord.*

Puiſque vous le voulez, monſieur, je vous avouerai franchement l'eſpece d'embarras où je me trouve. C'eſt aujourd'hi féte, & pour peu que vous connoiſſiez la province, vous ne ſerez point étonné de la peine où je ſuis de vous donner à ſouper comme je le deſirerois.

HENRI.

Quoi, ce n'eſt que cela, ma bonne dame ?

Mad. MAURICE.

Vous m'en voyez déſeſpérée.... Un de mes voiſins m'avoit invitée à manger ce ſoir chez lui une excellente dinde....

HENRI.

Et nous vous retenons !

Mad. MAURICE.

Il conſent bien à me la céder, mais il en veut manger ſa part.

HENRI.

Eh bien ?

Mad. MAURICE.

Cette condition me paroît d'autant plus dure, que je n'oſerois l'admettre à votre table.

HENRI.

Pourquoi ? Quel eſt cet homme ?

Mad. MAURICE.

C'eſt un laboureur, ce voiſin que vous avez vu ici.

HENRI, *vivement.*

Un laboureur ! madame, il ne faut pas mépriſer ces gens-là

gens-là : ce ſont nos peres nourriciers ; je les ai toujours aimés tendrement.

Mad. MAURICE.

Celui-là, monſieur, eſt un parfait honnête homme, à qui nous avons de grandes obligations, & dont le fils a ſauvé la vie à mon époux. D'ailleurs c'eſt le payſan le plus gai & le plus inſtruit du canton, très-zélé royaliſte, & fort bien dans ſes affaires.

HENRI, *en riant.*

Oh ! qu'il vienne, madame, qu'il vienne je me ſens un grand appetit, & quand il ne feroit pas ce que vous dites, il faudroit encore mieux ſouper avec lui, que de ne pas ſouper du tout.

Mad. MAURICE.

Je vais donc lui dire de venir.

HENRI.

Je ſuis fâché de votre peine ; mais allez vîte le chercher.

Mad. MAURICE.

Il ſera ici dans l'inſtant.

SCENE XII.

HENRI, *ſeul.*

Qui, moi ? je refuſerois de partager le ſouper d'un honnête laboureur, d'un brave citoyen ? Non Jamais je n'écarterai de ma perſonne ceux qui en ſont les premiers ſoutiens. Je voudrois pouvoir admettre tout mon peuple à ma table. (*Avec chaleur.*) Oui, Français, loin de vous éloigner, Henri voudroit s'environner de tous vos cœurs, les fixer près de lui, & vous montrer, dans votre roi, un pere ſenſible & tendre, empreſſé d'aſſurer le bonheur de ſes enfans.

SCENE XIII.

BIRON, HENRI, SANCI.

(*Toute cette ſcene doit être jouée bas.*)

BIRON.

Ah, ſire ! vous voilà : je craignois que vous ne fuſſiez ſorti.

HENRI.

Où voudrois-tu que j'allaſſe, mon cher Biron ?

BIRON.

Nulle part, Sire ; vous êtes bien ici : ce ſéjour eſt digne de votre confiance, & vous pouvez y demeurer ſans crainte. Mais j'y ai été ſi ſouvent pris ! Au moment où je vous croyois tranquille, combien de fois la France n'a-t-elle pas vu ſon ſouverain aller ſeul s'expoſer au dan-

ger ! Pourriez-vous nous blâmer, sire, des soins que nous prenons pour vous garantir des pieges de vos ennemis ? Non, votre cœur m'en est un sûr garant ; & votre amour pour vos fideles sujets nous autorise, tous tant que nous sommes, à veiller à votre conservation.

HENRI.

Voilà bien le langage de l'amitié ! Mais chut, mes amis.... ne me nommez pas ; on pourroit vous entendre... Nous nous sommes adressés à de braves gens.

BIRON.

Vous êtes, sire, chez un des meilleurs officiers de votre armée.

HENRI.

Ventre-saint-gris, je le récompenserai comme il faut de la bonne réception que son épouse nous a faite. M. le maréchal, si je l'oubliois, je vous prie de m'en faire ressouvenir.

SANCI.

Sire, lorsqu'il s'agit de faire le bien, on n'a pas besoin de vous le rappeller.

HENRI, *les prenant sous le bras.*

Mes amis, nous avons bien examiné le camp de M. de Mayenne ; j'ai un pressentiment qu'il sera battu complétement... Ces perfides ligueurs ! sans eux, je serois dans ma capitale, entouré de mes braves Parisiens. Ah!... mais on vient ; finissons cette conversation.

SCENE XIV.

Les précédens, GUILLAUME, Mad. MAURICE.

Mad. MAURICE, *à Henri.*

MOnsieur, voilà mon voisin qui a l'honneur de vous saluer.

HENRI, *à Guillaume.*

Monsieur, Mad. Maurice m'a dit que vous vouliez bien partager vôtre souper avec nous ; je vous en remercie sincérement... Mettez votre chapeau, monsieur, sans façon ; nous sommes de bonnes gens, tout unis.

GUILLAUME, *après plusieurs saluts.*

J' nous flattions, monsieur, en invitant ces dames, d'avoir ce soir belle compagnie ; mais, morguenne ! à présent j' pourrons nous vanter que j' l'aurons belle & bonne.

HENRI.

Je ne m'attendois point à ce compliment. Vous montrez de l'esprit.

GUILLAUME.

Oh, j'avons un gros bon sens pour me guider. M'est avis que c'est bian assez pour nous autres gens de campagne, à qui on refuse souvent jusqu'à l'instinct.

HENRI.

Ils ont tort affurément. Vous êtes un gaillard, à ce qu'on m'a dit. Comment vous nomme-t-on ?

GUILLAUME.

J'ignorons queu nom porteront mes defcendans ; mais, quant à moi, y m'avons toujours appellé Guillaume Lemenu, laboureux de pere en fils, honnête homme, bon vivant, bon Français, & v'là tous mes titres.

HENRI *riant.*

Ils font bien valables. Hé bien, M. Guillaume Lemenu, je veux que nous caufions enfemble.

GUILLAUME.

Volontiers, monfieur, j' ne fommes pas homme à reculer dans une partie d'honneur.

Mad. MAURICE.

Oui, caufez un peu, meffieurs ; auffi bien cela nous donnera le temps de mettre la table.

GUILLAUME.

Ma voifeine, Charles va venir tout à-l'heure.

Mad. MAURICE.

C'eft pour cela qu'il faut fe dépêcher. (*Elle appelle.*) Laurence ! Laurence !

LAURENCE, *arrivant.*

Maman.

Mad. MAURICE.

Viens m'aider à mettre le couvert, ma fille.

BIRON.

Nous allons vous prêter la main, nous autres, ma chere dame.

Mad. MAURICE.

Non, meffieurs, je vous en prie, reftez.

SANCI.

Parbleu! nous vous aiderons; il n'eft pas jufte que vous ayez toute la peine.

Mad. MAURICE.

En ce cas, meffieurs, veuillez paffer dans cet appartement. (*Montrant la porte du fond.*) Apporterons-nous la table ici ?

HENRI.

Oui, oui: qui fait trop chaud là dedans.

(*Madame Maurice & les officiers entrent.*)

SCENE XV.

HENRI, GUILLAUME.

HENRI.

AUrons-nous du vin, M. Guillaume ?

GUILLAUME.

Et du bon, je vous en répondons.

HENRI.

Tant mieux ! tant mieux ! Asseyons-nous, M. Guillaume..... Allons, point de façon, vous dis je, prenez une chaise.

(*Ils s'asseyent, Guillaume un peu loin de Henri.*)

GUILLAUME, *assis.*

Vous aimez donc le bon vin, monsieur ? Vous avez raison, parguenne ! C'est une bonne qualité, celle-là ! Alle me rappelle toujourt une certaine chanson que défunt not' balli m'a apprise. Ah, dame ! il l'avoit composée ; il connoissoit la cour ? il avoit été..

HENRI.

Hé bien, M. Guillaume, en attendant le souper, régalez-moi de cette chanson.

GUILLAUME.

J' vous la chantrions avec bian du plaisir, si j' n'avions que vingt ans ; mais, tatigoi ! dans ma jeunesse, j'avons chanté sur tant d'airs différens, que j' ne pouvons plus chanter sur aucun. Stapendant, pour vous en dédommager, j'allons vous dire les paroles de ste chanson.

HENRI.

Volontiers. Je vous écoute. (*à part.*) La gaiété de cet homme me plaît infiniment.

GUILLAUME.

Accoutez donc bian, v'là que j'y sommes : c'est la chanson qui parle.

Si jamais j'étions roi,
Je voudrions à note table
Avoir sans cesse près de moi
Un bon buveur aimable ;
C'est un ami, morgué ! sincere & véritable.
Au lieu que dans les cours
J' voyons regner toujours
La noire jalousie,
L'affreuse calomnie,
La folle ambition,
La sombre & pâle envie.
Y se boutons trétous toujours en faction
Pour tourmenter la vie
D'un pauvre roi sensible & bon.
Mais, morgué ! le buveur, toujours plein de franchise,
N'écoutant point leux loix,
Dans l'oreille des rois
Boute la vérité, qu'un flatteux l'y déguise.

Eh bian ! qu'en dites-vous, monsieur ?

HENRI.

Cela est fort bon, M. Guillaume ; mais un roi, croyez-moi, peut se passer d'un tel homme, lorsqu'il cherche lui-même à s'instruire, & qu'il a auprès de lui tous serviteurs zélés.

GUILLAUME.

C'eſt bian dit, mais croyez-vous, monſieur, que tous ceux-là qui ſont à l'entour d'un roi, l'y ſont trétous fideles ?

HENRI, *vivement.*

Non, ſans doute. (*gaiement.*) Mais ſi vous étiez roi, M. Guillaume, comment vous y prendriez-vous pour n'être pas dupe de ceux qui vous entoureroient?

GUILLAUME.

Comment j' nous y prendrions ?..... Parguenne ! monſieur, j' ferions comme j'ons toujours fait avec nos garçons de charrue ; je boutrions à la porte ceux qui nous parleroient ſans ceſſe de nos bonnes qualités, & j' garderions ceux qui nous reprocherions toujours nos ſottiſes.

HENRI, *frappés d'étonnement.*

Fort bien, M. Guillaume, fort bien.

GUILLAUME.

Oh !... Mais, monſieur, piſque vous appartenez à not' bon roi Henri, donnez-nous un peu de ſes nouvelles. Comment ſe porte-t-il, ce cher homme ?

HENRI.

A merveille, & travaillant ſans ceſſe pour aſſurer à jamais la tranquillité & le bonheur de ſes ſujets.

GUILLAUME.

Morguenne ! ſes droits au trône ſont ſûrs ; mais y n'en auroit aucuns, qu'on devroit l'y placer, tant ſeulement à cauſe de ſa bonté & de ſa bienfaiſance. N'eſt-ce pas, monſieur ?

HENRI, *attendri.*

Vous lui êtes donc bien attaché, M. Guillaume ?

GUILLAUME.

Si j' l'y ſommes attaché ! ah, non-ſeulement c'eſt un devoir, mais, pour tout bon Français, c'eſt un plaiſir, c'eſt un beſoin !... Oh, tatigoi ! ſi j' ſavions qu'il manquât de queuque choſe, j' vendrions tout not' avoir, j' l'y porterions l'argent, & j'ly dirions ſeulement : *not' maître, j' vous recommandons mon fils Charles.*

HENRI, *à part, avec attendriſſement.*

Quelle douce jouiſſance pour mon cœur ! (*haut.*) M. Guillaume, vous êtes un bien brave homme

(*Biron & Sanci apportent la table ; Mad. Maurice & Laurence placent les chaiſes.*)

LAURENCE.

Voilà la table & le couvert mis ; ſi Charles venoit.....

GUILLAUME.

Le vlà tout fin dret ; boutons vîte tout ça ſus la table. (*Il poſe ſur la table une dinde, une ſalade un fort plat d'entrée & quatre plats de deſſert.*)

SCENE XVI.

Les précédens, CHARLES, *Garçons qui apportent le souper.*

CHARLES, *posant sur la table quatre bouteilles de vin qu'il tient à ses mains.*

PRenez garde, mon pere tout est bien chaud.

GUILLAUME.

C'est bian le meilleur, morgué ! C'est bon, garçons ; allez.

Mad. MAURICE, *à Henri.*

Monsieur, placez-vous là entre ces deux messieurs.

HENRI.

Mais vous, ma chere dame....

Mad. MAURICE.

Je trouverai ma place. Toi, Laurence, mets-toi là ; & Charles....

GUILLAUME.

Charles se mettra à côté de vous, voiseine.

BIRON, *vivement.*

Pourquoi séparer ces chers enfans ! ils s'entendent si bien !

GUILLAUME.

Y faut que Charles s'y accouteume.

HENRI, *vivement.*

Pourquoi donc ?

GUILLAUME.

Parce que M. Maurice veut à présent marier sa fille à un nobe.

HENRI.

Et cela les contrarie, n'est-ce pas?

LAURENCE & CHARLES.

Oh ! oui, monsieur, beaucoup.

HENRI.

Charles, mettez-vous à côté de Laurence. M. Maurice est notre ami, & nous lui ferons entendre raison.

GUILLAUME, *s'asseyant.*

Oh ! c'est difficile. Il est bian entêté.

HENRI, *regardant les plats.*

Vous n'aviez rien qu'une dinde grasse à nous donner, disiez-vous, & voilà je ne sais combien de mets ... C'est du superflu, par exemple, monsieur Guillaume.

GUILLAUME.

Gnia jamais rian de trop, quand on le baille de bon cœur..... Voiseine, voulez vous que j'fassions les honneurs de chez vous ?

Mad. MAURICE.

Vous m'obligerez, M. Guillaume.

GUILLAUME, *coupant le pain.*

Commencons donc par couper du pain.... Eh bian, Charles, verſe donc à boire à ces meſſieux ; faut tout te dire.

CHARLES.

Pardon, mon pere, je n'y ſongeois pas.

GUILLAUME.

Ah ! quand il eſt à côté de man'zelle Laurence, i ne voit pus qu'elle.

CHARLES, *à Henri.*

Monſieur, voulez-vous bien permettre..... Meſſieurs...... Mad. Maurice.....

SANCI, *prenant une bouteille.*

Ayez ſoin de votre belle voiſine, M. Charles, je vais ſervir mad. Maurice.

CHARLES.

Et vous mon pere ?

GUILLAUME.

Donne mon ami.

CHARLES.

A toi Laurence.

LAURENCE.

Pas encore, Charles.

HENRI.

Vous ne voulez pas boire avec nous, belle Laurence ?

LAURENCE.

Je vais avoir cet honneur.

HENRI, *s'avançant le premier.*

Meſſieurs, je vous porte la ſanté de Mad. Maurice.

GUILLAUME.

Un moment, s'il vous plaît, un moment. J'ons toujours pour accoutumance, quand j' nous boutons à table, de commencer par boire à la ſanté du bon Henri. Faites comme nous, meſſieux.

BIRON & SANCI.

Volontiers, M. Guillaume.

GUILLAUME.

Allons, à la ſanté de not' bon roi. (*Tout le monde choque.*) Goûtez-moi ça, morgué ! & vous m'en direz des nouvelles. (*On boit.*)

HENRI.

Vous ne nous avez pas trompés, M. Guillaume ; le vin eſt excellent.

GUILLAUME.

Quand j' vous le diſions. Défrichons ça, à ſt' heure (*Il découpe la dinde.*)

HENRI.

Voilà une dinde qui fait plaiſir à voir.

GUILLAUME.

Et à manger donc..... Tenez, monsieur, commencez par-là.

HENRI.

Servez donc ces dames.

GUILLAUME.

Patience, alles auront leux tour.... A vous, messieux.... Tenez, voisfeine.....

Mad. MAURICE.

Et vous ?

GUILLAUME.

J' nous oublierons pas p'tête.... A vous, mes enfans...... (*Il se sert.*) J' sommes tous sarvis, mangeons.

(*Silence général.*)

HENRI, *mangeant.*

J'ai aujourd'hui un appétit, mais un appétit......

BIRON.

Ce seroit dommage de n'en point avoir.

HENRI.

Oui, car c'est excellent.

GUILLAUME.

Tant mieux. Mais, Charles, t'as donc envie que nous étouffissions ? Varse donc à ces messieux, je m'en vais me varser à moi.

HENRI.

M. Charles, n'oubliez pas votre voisine.

LAURENCE.

Vous êtes trop bon de vous en occuper, monsieur.

GUILLAUME.

Y seroit beau voir qu'il oubliât sa maîtresse..... Si c'étoit sa femme, ça ne seroit p'tête pas si étonnant. Ah, ah, ah ! (*Il rit.*)

HENRI.

Toujours le petit mot pour rire, M. Guillaume.

GUILLAUME.

Y faut ça, monsieur; ça garantit des indigestions.

BIRON, *à Charles qui n'est occupé que de Laurence.*

Quel plaisir d'être près de ce qu'on aime ! n'est-ce pas M. Charles ? On ne peut pas mieux employer son temps.

CHARLES.

Pardonnez-moi, monsieur.

BIRON.

Eh ! comment ?

CHARLES, *avec feu.*

En servant sa patrie & son roi. Ce fut toujours mon envie.

HENRI, *vivement.*

Elle est noble, & je vous en loue; mais il faut s'éloigner de ce qu'on aime.

CHARLES,

CHARLES, *avec sentiment.*

S'en éloigner ainsi, c'est se rendre plus digne d'en être aimé & de l'obtenir.

GUILLAUME.

A merveille ! Charles, j' souhaitons que tous les jeunes gens qui sont au service de not' bon roi, pensions de d'même, y se battrons, morgué ! comme des lions.

BIRON.

Nous lui ferons part des vœux que vous formez pour lui, M. Guillaume.

GUILLAUME, *vivement.*

Gardez-vous en-bian, monsieur ; j' l'aimons de toutes nos forces, mais j' ne voulons pas qu'on li dise ; y nous prendroit p'tête pour un flatteux de la cour.

HENRI, *en riant.*

Il me paroît, M. Guillaume, que vous n'aimez pas beaucoup les grands seigneurs. Ce sont cependant des hommes comme vous.

GUILLAUME.

Nannin, nannin ! gnia en a bian queuques-uns dans le nombe qui pensons comme nous : mais ceux-là sont pus aisés à compter que les autres. Mais ne palons pus de ça.... Allons, mam zelle Laurence, vous qu'avez une voix de linotte, chifflez-nous un p'tit air, pour amuser la compagnie.

LAURENCE.

Moi, M. Guillaume ?

HENRI.

Je vous en prie, ma belle enfant ; me refuserez-vous cette grace ?

LAURENCE.

C'est trop peu de chose pour en être une.

GUILLAUME.

Hé bian, chantez donc, ne soyez point honteuse ? j'allons battre la mesure, nous ; ça vous sarvira d'accompagnement.

HENRI.

Nous voilà prêts à vous entendre.

(*On frappe très-fort, à coups redoublés.*)

Mad. MAURICE, *avec effroi.*

Eh, bon Dieu ! qui frappe si fort, à cette heure ?... Si c'étoit quelqu'un de la ligue ?

HENRI, *se levant avec une colere concentrée.*

De la ligue !.... Permettez-moi de les recevoir, madame.

GUILLAUME, *fermement.*

Restez, monsieur. Charles, accompagne madame Maurice. S'il faut du secours, j'y serons biantôt.

(*Madame Maurice prend une lumiere ; Charles & Laurence l'accompagnent ; Henri, Biron & Sanci remontent le théâtre, comme prêts à courir au secours de madame Maurice. Ils ont la main sur la garde de leurs épées, Guillaume est armé d'une chaise ; ce qui doit faire tableau.*)

CHARLES, *accourant gaiement.*

Mon pere, mon pere, c'est M. Maurice qui arrive avec tout plein de messieurs de l'armée.

HENRI.

Maurice ! (*Bas à ses amis.*) Mes amis, me voilà découvert. J'en suis bien fâché ; cela va gêner ces bonnes gens.

SCENE DERNIERE.

Les précédens, MAURICE, *suivi de plusieurs officiers qui se rangent au fond de la scene.*

MAURICE, *au milieu de sa femme & de sa fille, ayant l'air de continuer sa conversation.*

Nous attendions Sa majesté ce soir, vous dis-je, & toute l'armée est dans la plus grande inquiétude.

Mad. MAURICE, *montrant Henri & ses compagnons.*

Ces messieurs vous en donneront peut-être des nouvelles.

HENRI, *se tourne en riant du côté de M. Maurice.*

M. Maurice......

MAURICE, *vivement.*

Que vois-je !..... le roi !

GUILLAUME, *qui étoit occupé à ranger la table, monte vîte sur une chaise, & pose un pied sur la table, en situation.*

Le roi ! Ah ventregué !

(*Voyant que le roi a son chapeau sur la tête, il leve le sien & dit, en jettant son chapeau en l'air :*)

Vive le roi ! vive le roi !

BIRON, SANCI, MAURICE, Mad. MAURICE, CHARLES, LAURENCE, *levant les mains au ciel.*

Vive le roi ! vive le roi !

HENRI, *avec le plus grand attendrissement.*

Demeurez, mes enfans, relevez-vous.

(*Guillaume descend de sa chaise & cherche à se cacher derriere les autres ;* HENRI *qui l'apperçoit, dit :*)

Où allez-vous, M. Guillaume ? Approchez vous.

GUILLAUME, *se glisse entre M. & Mad. Maurice, & se prosterne aux pieds du roi.*

Ah, Sire ! j' vous demandons.......

HENRI, *avec bonté, à Guillaume.*

Levez-vous, mon ami.

GUILLAUME, *avec joie & ivresse.*

J'ai vu le roi. (*En sautant.*) J'ai vu le roi.

HENRI.

Calmez-vous, calmez-vous.

GUILLAUME.

J'ai vu le roi.

HENRI.

Vous êtes un brave homme, & je me souviendrai que vous m'avez donné à souper.

GUILLAUME.

Sire, excusez.

HENRI, *vivement.*

Point d'excuses; c'est moi qui vous dois des remercîmens.

GUILLAUME *les larmes aux yeux.*

Des remercîmens (*à part.*) Vlà, morgué! le meilleur roi que j'ons vu de not' vie.

HENRI.

Hé bien, Maurice, vous dites donc que l'armée est en peine de savoir où je suis?

MAURICE.

Oui, sire; M. de Sulli nous a donné ordre de vous chercher par-tout. Nous étions en marche pour cela, lorsqu'à une lieue, on nous a assuré que des officiers s'étoient arrêtés dans ce bourg. Nous y volons; jugez de mon bonheur, puisque je trouve votre majesté dans ma propre maison.

HENRI. (*Débit rapide.*)

Ma foi, mon cher Maurice, épuisés de fatigue, & mourant de faim, nous sommes entrés, à tout hasard, chez vous. Madame Maurice nous a offert sa maison & M. Guilliaume son souper. Nous avons accepté l'une & l'autre, lorsque vous êtes entré; mais puisque mes soldats sont inquiets, nous allons nous mettre en route. Cependant, M. Maurice, avant de joindre l'armée, réglons ensemble une petite affaire.

MAURICE.

Sire, votre majesté peut ordonner.

HENRI, *avec bonté.*

Je n'ordonne pas: mais je vous prie de vouloir bien consentir à l'union de ces deux enfans. Ils s'aiment, & ce seroit dommage de les séparer.

MAURICE, *embarrassé.*

Sire....

HENRI, *vivement.*

Je sais que vous voulez donner votre fillle à un gentilhomme; mais je vous répete qu'il faut unir ces deux enfans, & en faveur de leur mariage, j'accorde des lettres de noblesse à M. Guillaume, & je prends son fils à mon service.

GUILLAUME, *vivement.*

Pardon, vot' majesté, pardon. J'ons toujours été honnête : j'ons amassé, en travaillant, assez de bian pour vivre à notre aise ; j' vous aimons de tout not' cœur, &, morguenne ! j' n'avons pas besoin de lettes de noblesse pour faire toujours de d'même.

MAURICE, *avec enthousiasme.*

Sire, le noble désintéressement de M. Guillaume, me détermine en faveur de son fils, & c'est moi qui le demande à son pere.

CHARLES & LAURENCE.

Quel bonheur !

GUILLAUME, *les larmes aux yeux.*

Ah ! j' reconnoissons M. Maurice c'est à présent, sire, que j' vous demandons, que j' vous supplions de nous accorder des lettes de noblesse. J' n' voulons pas qu'on li reproche d'avoir fait une alliance mal assortie.

HENRI, *gaiement.*

Je vous les accorde, M. Guillaume.... Mais quelles armes prendrez-vous ?

GUILLAUME, *cherchant dans sa tête.*

Ma dinde, elle m'a fait trop d'honneur aujourd'hui.

HENRI, *éclatant de rire.*

Ventre-saint-gris ! vous serez gentilhomme, & vous porterez votre dinde en pal..... Mais partons, messieurs, partons.... Adieu, madame Maurice ; suis-nous, Charles : belle Laurence, à la fin de la campagne, je vous le renverrai digne de vous.

(*Charles baise la main de Laurence, & embrasse son pere.*)

GUILLAUME, *à son fils.*

Charles, en suivant not' bon roi, n'oublie pas que tu n'es que le fils d'un laboureux & souviens-toi que le premier devoir d'un nobe est de bailler sans-cesse l'exempe des vartus.

FIN.